Laura Bellini



La nuit porte tes initiales

Les mots d'un autre peuvent briller
trop près de notre propre cœur

La nuit porte tes initiales

Les mots d'un autre peuvent briller trop près de notre propre cœur

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384902318

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les limites de la lumière 12
Chapitre 2 - Un accord sur les mots des autres 23
Chapitre 3 - Là où la lumière se brise 35
Chapitre 4 - Hors champ 46
Chapitre 5 - Le droit de dire non 59
Chapitre 6 - À un souffle de distance 70
Chapitre 7 - Les mots que quelqu'un a reconnus 83
Chapitre 8 - L'endroit où il revenait 94
Chapitre 9 - Le prix d'une soirée 106
Chapitre 10 - Quand nous avons cessé de faire semblant 117
Chapitre 11 - Un matin sans masques 130
Chapitre 12 - Une trace sous l'encre 143
Chapitre 13 - La lumière sous le contrôle d'autrui 156
Chapitre 14 - Une vérité dite à moitié 167
Chapitre 15 - Les initiales qu'on ne pouvait pas cacher 178
Chapitre 16 - L'obscurité entre nous 190
Chapitre 17 - Ce qui reste lorsque les lumières s'éteignent 202
Chapitre 18 - Consentir à la vérité 214
Chapitre 19 - Tout ce que nous n'avions pas dit 227
Chapitre 20 - La nuit qui est restée avec nous 239

INTRO

La première fois que j'ai vu mon nom sur un mur, c'était précisément celui que je ne voulais pas éclairer.

Les lettres blanches tremblaient sur les briques humides d'un immeuble ancien de Toruń, juste au-dessus de la tête des passants. GAJ. Quelqu'un les avait ajoutées à la projection d'essai, alors que le fichier que j'avais validé la veille au soir ne contenait aucun nom. Seulement des fragments de lettres anonymes, des dates et des lieux restés dans la mémoire de leurs auteurs. Aucune information susceptible de permettre d'identifier qui que ce soit. C'était la règle fondamentale de mon projet.

Je me tenais au milieu de la ruelle, un gobelet de café froid à la main, et je regardais mon nom se désagréger en pixels lumineux.

— Coupez ça, ai-je ordonné dans mon talkie-walkie.

Un grésillement m'a répondu.

— Ilza, il nous reste encore sept minutes d'essai.

— Dans ce cas, nous pouvons passer sept minutes à contempler un mur dans le noir.

La lumière s'est éteinte. À sa place est réapparue la surface irrégulière de la vieille maçonnerie, et avec elle, un soulagement familier. L'obscurité ne m'avait jamais effrayée. Depuis six ans, mon métier consistait à convaincre les gens que tout n'avait pas besoin d'être visible pour avoir de l'importance.

J'avais trente ans, mon propre atelier de conception et suffisamment d'expérience pour savoir que les erreurs les

plus coûteuses commençaient souvent par une idée d'amélioration apparemment innocente.

Le festival des lumières de Toruń devait être mon premier projet réalisé entièrement selon mes propres règles. Sans grand studio pour apposer sa signature sur mon travail. Sans supérieur venant modifier mon concept cinq minutes avant une présentation. Sans homme m'assurant qu'il croyait en mon talent, du moins jusqu'au moment où je commençais à prendre mes décisions seule.

J'ai sorti mon téléphone pour consulter le calendrier. Neuf jours nous séparaient de l'ouverture officielle du festival. L'installation intitulée « Lettres après la tombée de la nuit » devait guider les visiteurs à travers trois cours intérieures avant de s'achever sur un mur dominant la Vistule. Des phrases anonymes devaient apparaître lentement, comme si quelqu'un ne trouvait le courage de les prononcer qu'une fois la nuit tombée.

C'était un projet auquel je pensais depuis longtemps. Je voulais que les gens s'arrêtent devant les mots d'inconnus au lieu de dégainer aussitôt leur téléphone. Qu'ils puissent, pendant quelques instants, éprouver quelque chose qui leur appartienne, sans savoir à qui ils devaient cette émotion.

— Madame Gaj ?

Je me suis retournée.

Un homme se tenait à quelques pas de moi, son appareil photo appuyé contre la hanche. Il portait un manteau sombre, un pull dont les manches étaient négligemment retroussées et des cheveux ébouriffés par le vent venu du fleuve. Il n'avait pas l'air de faire partie de l'équipe technique. Aucun badge ne pendait à son cou, et il

n'affichait pas cette précipitation caractéristique de tous ceux qui travaillaient sur le festival.

— Ça dépend de qui me demande.

— Karol Witek. Photographe.

Je savais qui il était. Son nom figurait dans un message de la coordinatrice du festival reçu le matin même, m'informant que les organisateurs l'avaient invité à documenter les installations. Je n'avais demandé aucun photographe. Surtout pas un homme dont le portfolio se composait essentiellement de portraits de personnes semblant avoir décidé, à l'instant précis du déclenchement, de dire enfin la vérité.

— Si c'est pour votre accréditation, le bureau du festival se trouve rue Szeroka.

— Ce n'est pas pour mon accréditation.

Il a regardé le mur désormais plongé dans l'obscurité.

— Pourquoi avez-vous demandé qu'on coupe la projection ?

— Parce que quelqu'un a modifié le fichier sans m'en informer.

— Et si ce n'avait pas été votre nom ?

La question m'a déplu. Ce qui m'a encore davantage dérangée, c'est qu'il l'avait posée sans la moindre intention de me provoquer, comme si la réponse l'intéressait sincèrement.

— J'aurais demandé qu'on la coupe quand même. L'anonymat est une condition de participation, pas un élément décoratif.

Karol m'a observée attentivement pendant quelques secondes. Il avait un peu plus de trente ans, trente-six peut-être, et le regard de quelqu'un habitué à attendre le moment où les autres cessaient de poser. Il a fini par hocher la tête.

— Bien.

— Qu'est-ce qui est bien ?

— Je voulais savoir si vous teniez uniquement à protéger votre propre nom ou si vous défendiez aussi tous les autres.

J'aurais dû m'indigner. À la place, j'ai éprouvé une curiosité réticente.

— Vous avez l'habitude de mettre les gens à l'épreuve avant de leur dire bonjour ?

— D'habitude, je commence par bonjour. Mais aujourd'hui, vous aviez déjà donné trois ordres avant même que je vous approche.

— Deux.

— Le troisième, c'était votre regard.

Un léger sourire a effleuré ses lèvres. Ce n'était pas celui d'un homme cherchant à se rendre sympathique. Plutôt celui de quelqu'un qui venait de remarquer un détail et avait décidé de le garder pour lui.

Avant que je puisse répondre, mon téléphone a sonné. Le prénom de Marta, la coordinatrice du programme artistique, s'est affiché sur l'écran.

— Dis-moi que tu as retrouvé la personne responsable du remplacement du fichier, ai-je lancé en décrochant.

— Pas encore. Mais j'ai un autre problème.

J'ai fermé les yeux.

— Un autre problème à quel point ?

— La commission veut consulter demain matin toute la documentation concernant l'origine des textes. L'un des partenaires du festival a soulevé des doutes au sujet des autorisations. Nous devons vérifier à nouveau les documents avant que l'installation puisse être présentée au public.

J'ai reporté mon attention sur Karol. Il n'était pas parti, même s'il s'était discrètement tourné vers la rue.

— Toutes les autorisations sont dans les archives, ai-je répondu.

— Je sais. Seulement, une partie des lettres provient d'une collection de documents papier remise par une association. Les dossiers ne sont pas uniformes. Karol va t'aider à vérifier la provenance des documents et à préparer les justificatifs visuels.

— Karol ?

— Witek. Il est déjà sur place.

Je l'ai regardé de nouveau. Cette fois, il a soulevé son appareil photo, me le présentant comme une preuve d'innocence.

— Nous n'avions pas convenu de ça.

— Je sais, Ilza. Je suis désolée. Mais si nous ne présentons pas demain une méthode de vérification crédible, la commission suspendra la projection des lettres.

La communication s'est interrompue avant que je trouve une réponse qui ne ressemble pas à un juron.

Pendant quelques instants, je n'ai entendu que les conversations lointaines des techniciens, le roulement d'une valise tirée sur les pavés et le rire d'un couple passant sous une arche de pierre. La femme a rajusté l'écharpe de

l'homme. Elle l'a fait spontanément, sans quitter son visage des yeux. Je leur enviais cette facilité à prendre soin l'un de l'autre sans devoir en négocier les conditions.

— J'imagine que cette nouvelle ne vous enchante pas, a dit Karol.

— C'est une façon prudente de présenter les choses.

— Je peux revenir demain. Nous ne sommes pas obligés d'en parler maintenant.

J'aurais pu le laisser partir. J'aurais également pu passer toute la nuit à examiner seule des classeurs, en essayant de déterminer si trente-sept confidences appartenant à des inconnus disposaient de justificatifs de provenance suffisamment solides. Dans les deux cas, je risquais fort de ne pas fermer l'œil avant le matin.

— Je veux d'abord voir vos photographies d'archives, ai-je déclaré. Pas votre portfolio. Des documents photographiques utilisables pour vérifier les pièces du dossier.

— Je vous les enverrai.

— Et aucune photographie des auteurs des lettres sans leur consentement.

— D'accord.

Il n'a pas cherché à négocier mes conditions. Cela m'a davantage surprise que toutes ses questions précédentes.

Il a sorti de la poche de son manteau une feuille pliée sur laquelle j'ai distingué un petit numéro de catalogue.

— L'association m'a transmis aujourd'hui quelques échantillons de documents. Il manque des informations dans la fiche descriptive de l'un d'eux. Je voulais vous demander si vous l'aviez déjà vu.

Il n'a déplié la feuille qu'en partie. J'ai aperçu quelques lignes manuscrites, des bords irréguliers et une date remontant à huit ans. Entre les phrases apparaissaient des endroits où l'encre s'était presque entièrement effacée.

Karol a baissé les yeux vers la feuille, puis l'a repliée avec un soin excessif.

— Quelque chose ne va pas ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas encore.

Il avait répondu trop vite. Pour la première fois depuis notre rencontre, il avait perdu cette assurance tranquille qui, quelques instants plus tôt, m'avait tant agacée.

J'ai tendu la main.

— Je peux regarder ?

Pendant une seconde, il a gardé le papier entre ses doigts. Puis il me l'a donné.

Il ne restait sur la feuille qu'un seul passage parfaitement lisible :

« Si je n'ai pas le courage de te le dire en plein jour, cherche mes initiales là où la nuit s'achève. »

Je ne connaissais pas l'auteur. Je ne savais pas à qui il écrivait, ni pourquoi il n'avait pas signé ses propres mots. Pourtant, j'ai relu cette phrase deux fois. Elle avait quelque chose de douloureusement intime, comme un message laissé dans un endroit dont une seule personne connaissait le chemin.

— C'est magnifique, ai-je murmuré.

Karol n'a pas répondu.

Quand j'ai relevé les yeux, il me regardait autrement. La curiosité amusée avait disparu de son visage. Il ne restait

qu'une tension à laquelle je ne savais pas encore donner de nom.

— Toutes les lettres ne devraient pas finir projetées sur un mur, a-t-il finalement dit.

— Même lorsque quelqu'un a donné son accord pour qu'elles soient rendues publiques ?

— C'est justement dans ce cas qu'il faut vérifier qui avait réellement le droit de donner cette autorisation.

Je lui ai rendu la feuille. Nos doigts se sont effleurés pendant un instant, puis il a retiré sa main le premier, me laissant de l'espace et la liberté de choisir.

J'aurais pu considérer son attitude comme une simple précaution professionnelle. La raison me soufflait que c'était exactement ce que je devais faire.

Mais tandis qu'il s'éloignait vers la place du marché illuminée, la dernière phrase de la lettre continuait de résonner dans ma mémoire. Je regardais sa silhouette s'éloigner et je me demandais pourquoi cet inconnu, qui venait de me soutenir le regard avec tant d'aisance, avait été incapable de me regarder quand j'avais parlé des sentiments inexprimés de quelqu'un d'autre.

Et pourquoi je désirais à ce point qu'à notre prochaine rencontre, il me dise la vérité.

Chapitre 1 - Les limites de la lumière

À huit heures, le lendemain matin, la salle de réunion du bureau du festival sentait le café, les manteaux humides et le papier conservé pendant des années dans de mauvaises conditions. Trente-sept dossiers étaient disposés sur la longue table. Chacun contenait une copie de lettre, une référence d'archive et les documents relatifs à la transmission des pièces par l'association. Certains dossiers comptaient plusieurs pages, d'autres à peine une. J'avais passé la moitié de la nuit à les classer selon l'ordre prévu pour le parcours de l'installation. À présent, je les contemplais avec la désagréable certitude qu'un classement impeccable ne suffirait pas.

Marta est arrivée avec deux sachets de petit-déjeuner en papier et l'expression de quelqu'un qui s'apprêtait à présenter des excuses pour une situation à laquelle elle ne pouvait plus rien changer.

— Je t'ai apporté une brioche.

— Si c'est un pot-de-vin, tu aurais dû acheter toute la boulangerie.

— On n'en a pas les moyens. Le budget a été bouclé la semaine dernière.

Elle s'est assise en face de moi. Nous nous connaissions depuis trois ans, mais ce projet était le premier à me révéler toute la pression qu'elle pouvait supporter sans jamais élever la voix. Elle avait trente-quatre ans, deux enfants et un talent particulier pour annoncer des nouvelles catastrophiques sur le ton qu'elle aurait employé pour signaler un changement d'horaire à la cantine.

— La commission arrive à onze heures, a-t-elle annoncé. Ils veulent examiner non seulement les autorisations, mais aussi notre méthode de vérification de la conformité des extraits publiés avec les originaux.

— Tout est prêt.

— Ilza, je sais que tu le penses.

Je l'ai regardée par-dessus les documents.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que tu as conçu un excellent projet visuel. Mais tu ne peux pas trancher toute seule chaque question concernant les archives.

— Ce n'est pas mon intention. C'est le rôle de l'association.

— L'association nous a transmis les documents, mais c'est nous qui sommes responsables de leur utilisation publique.

Je n'aimais pas la direction que prenait cette conversation, précisément parce que je comprenais le bien-fondé de ses arguments. Les raisonnements sensés étaient toujours les plus difficiles à combattre.

J'ai ouvert le dossier de la lettre portant le numéro dix-sept. C'était celle dont Karol m'avait montré un extrait la veille au soir. L'autorisation de diffusion avait été signée par la personne ayant remis la correspondance, mais aucune confirmation explicite n'établissait que l'auteur avait accepté une présentation publique. Dans l'inventaire de l'association, son identité figurait comme inconnue.

— Je vais suspendre l'utilisation de ce texte, ai-je déclaré.

— Seulement celui-là ?

— Pour l'instant. Je dois vérifier les autres.

— C'est précisément pour ça qu'il nous faut un photographe.

— Une photographie ne remplace pas une autorisation.

— Non. Mais elle permet de documenter l'état des originaux et de vérifier si quelque chose a été ajouté, recadré ou mal retranscrit.

La porte s'est ouverte avant que j'aie le temps de répondre.

Karol est entré avec un grand sac en toile et une sacoche noire contenant son appareil photo. Cette fois, il portait une chemise gris anthracite, un pantalon sombre et avait l'air d'un homme qui avait réellement trouvé le temps de dormir. Il a posé son ordinateur portable sur la table, puis un petit scanner.

— Bonjour, a-t-il dit. Aujourd'hui, je commence dans les règles.

Marta lui a adressé un sourire soulagé.

— Parfait. Je vous laisse un instant. Je dois parler avec l'équipe technique.

Elle est sortie avec une rapidité surprenante.

Karol a regardé les dossiers préparés sur la table.

— Je vois que tu n'as pas dormi.

— Et moi, je vois que vous aimez commenter les évidences.

— Seulement lorsqu'elles sont importantes.

J'ai posé mon stylo.

— Mettons les choses au clair dès maintenant. Je suis responsable du concept artistique. Vous vous occupez de la

documentation photographique et de l'analyse technique des pièces. Nous ne modifierons ni le contenu ni l'ordre des projections sans mon accord.

— D'accord pour la première partie.

— Et pour la seconde ?

— Je ne signerai aucun document destiné à justifier l'utilisation d'un texte dont la provenance demeure incertaine.

J'ai senti revenir une irritation familière. Au fil des années, j'avais rencontré trop de personnes qui présentaient leur ingérence dans le travail des autres comme un souci de qualité. Je n'en voulais pas une de plus.

— Personne ne vous demande de certifier quelque chose de faux.

— Dans ce cas, nous n'avons aucun problème.

— Si. Le problème, c'est que vous posez des conditions avant même d'avoir examiné l'ensemble des documents.

Karol s'est assis de l'autre côté de la table.

— Je pose une condition concernant mon propre travail. Pas le vôtre.

Nous nous sommes regardés en silence pendant quelques instants. De près, j'ai remarqué une petite cicatrice près de son sourcil gauche et une ride qui apparaissait lorsqu'il retenait un sourire. Il n'avait pas l'air d'un homme facile à embarrasser. Pire encore, il ne semblait pas non plus avoir besoin de remporter toutes les discussions.

— Très bien, ai-je finalement répondu. Nous examinerons tout. Mais les décisions concernant la composition m'appartiennent.

— C'est exactement ce que j'espère.

— Pourquoi ?

— Parce que si j'avais voulu concevoir des illuminations, je ne serais pas venu avec un appareil photo.

Un sourire m'a échappé malgré moi.

Pendant les deux heures suivantes, nous avons travaillé autour de la table, nous interrompant de temps à autre pour poser des questions. Karol photographiait les documents sous une lumière diffuse, vérifiait les numéros de catalogue et comparait les copies avec leurs descriptions archivistiques. Il faisait preuve d'une patience que je n'avais pas appréciée à sa juste valeur au début. Il ne déplaçait jamais les papiers sans demander, ne touchait pas les feuilles fragiles à mains nues et me laissait toujours suffisamment de place lorsque je voulais examiner un passage particulier.

Ce qui m'a le plus surprise, c'était sa capacité à dire « je ne sais pas » sans le moindre embarras.

En examinant le dossier numéro neuf, il a découvert une divergence entre la date inscrite sur l'enveloppe et celle figurant dans le registre.

— Il y a quelque chose qui ne correspond pas.

Je me suis penchée sur le document.

— Peut-être que la lettre a été envoyée plus tard.

— C'est possible. Mais la description indique une date de réception, pas d'expédition. Il faut éclaircir ce point.

— Est-ce que quelques jours de différence ont vraiment de l'importance ?

— Pas toujours. Mais si nous racontons aux gens des histoires vraies, nous ne pouvons pas sélectionner uniquement les détails qui nous arrangent.

J'ai relevé la tête.

— C'est une installation artistique, pas une exposition historique.

— Je sais.

— Alors pourquoi ai-je l'impression que vous ne faites pas la différence ?

Karol a posé son appareil photo.

— Parce que pour vous, un texte est aussi une question de lumière, de rythme et d'espace. Pour moi, avant tout, il a fait partie de la vie de quelqu'un. Je ne prétends pas qu'une approche soit plus importante que l'autre. Je dis simplement que nous devons trouver un moyen de ne pas les séparer.

Cette phrase m'a arrêtée plus sûrement que ses objections précédentes. Non qu'elle m'ait révélé quelque chose d'entièrement nouveau. Après tout, j'avais voulu préserver l'anonymat des auteurs dès le départ. Mais ses paroles me rappelaient que les confidences d'autrui ne devenaient pas moins personnelles sous prétexte qu'elles produisaient un bel effet sur un mur.

J'ai ouvert le fichier de mon projet.

— Viens un instant dans l'autre salle.

La pièce voisine abritait un petit projecteur que j'utilisais pour tester la typographie. J'ai éteint le plafonnier et dirigé le faisceau vers un mur blanc. Un extrait de lettre est apparu : « Je t'ai attendu plus longtemps que je n'ai su me l'avouer à moi-même. »

Les lettres se révélaient les unes après les autres, demeuraient parfaitement lumineuses pendant quelques secondes, puis disparaissaient.

— Vous avez vu les documents, ai-je dit. Maintenant, je veux vous montrer pourquoi cette forme est si importante pour moi.

Karol s'est placé à côté de moi, en conservant une distance raisonnable.

— Je vous écoute.

— Si je projetais les lettres entières, les gens les liraient comme des messages ordinaires. Ils chercheraient un début, une fin, une explication. Je veux qu'ils entendent leur propre réponse à une seule phrase. Qu'ils restent seuls avec elle pendant un instant.

J'ai lancé l'extrait suivant. Les lettres sont apparues plus bas, presque à hauteur de nos mains.

Karol a gardé le silence un long moment.

— Maintenant, je comprends, a-t-il déclaré.

— Quoi, exactement ?

— Pourquoi vous ne voulez pas de signatures. Un nom transformerait immédiatement l'expérience en curiosité pour l'identité de l'auteur.

J'ai éprouvé une satisfaction que je n'avais aucune intention de montrer.

— Exactement.

— Mais dans ce cas, nous avons une responsabilité encore plus grande : vérifier que chaque auteur aurait réellement accepté cette forme de présentation. Parce qu'il

ne peut pas se tenir à côté du texte et dire qu'on l'a mal compris.

Je me suis tournée vers lui.

— Vous êtes vraiment obligé de toujours trouver l'autre côté d'un argument ?

— Non. Seulement quand le premier est tellement convaincant qu'on risque d'oublier tout le reste.

Dans la pénombre, son visage avait changé. Il semblait plus doux. Il n'affichait plus cette expression presque provocatrice qu'il avait en entrant dans la salle de réunion. Il regardait la projection plutôt que moi, ce qui me permettait justement de l'observer sans gêne. Il avait des mains solides, mais manipulait les petits objets avec une délicatesse étonnante. Une fine trace de graphite marquait le poignet de sa chemise.

— Vous êtes un collaborateur difficile, monsieur Witek.

— On me l'a déjà dit.

— Souvent ?

— Les gens qui n'aiment pas qu'on les laisse faire absolument tout ce qu'ils veulent me le disent assez régulièrement.

— Et les autres ?

Il s'est tourné vers moi.

— Avec les autres, il m'arrive d'aller prendre un café.

Je n'ai pas répondu immédiatement. Un léger sourire est passé entre nous et, pendant un instant, notre conversation a cessé de concerner le travail. C'était une sensation dangereusement agréable, d'autant que je n'avais aucune intention de compliquer ma vie avec une nouvelle relation.

À onze heures, nous sommes retournés dans la salle de réunion, où Marta nous attendait avec deux membres de la commission chargée du programme. Nous leur avons présenté les résultats de nos vérifications. Neuf textes nécessitaient des documents complémentaires, trois présentaient de légères incohérences dans leurs fiches descriptives et la lettre numéro dix-sept avait été suspendue jusqu'à clarification des droits de diffusion.

La présidente de la commission, une femme aux cheveux gris dont la voix était remarquablement calme, a parcouru le tableau récapitulatif.

— Pourrez-vous préparer l'installation sans ces extraits ?

— Oui, ai-je répondu. Sa structure permet de modifier le nombre de projections.

— Et si l'association ne fournit pas les documents ?

— Nous utiliserons uniquement les pièces dont le statut est parfaitement clair.

Karol était assis à côté de moi. Il n'a rien ajouté, n'a pas corrigé ma réponse. Ce n'est qu'après le départ de la commission qu'il a fait glisser vers moi une feuille comportant trois observations techniques supplémentaires.

— Tu as très bien géré la situation.

— Je n'ai pas besoin d'être évaluée.

— Ce n'était pas une évaluation.

J'ai baissé les yeux vers la feuille.

— Qu'est-ce que c'était, alors ?

— Une façon de reconnaître que tu sais défendre ton projet sans sacrifier les personnes dont les mots lui ont donné naissance.

J'ai ressenti quelque chose de bien plus embarrassant qu'une simple satisfaction professionnelle. La reconnaissance exprimée par Karol avait une importance que je n'avais pas prévue.

Dans l'après-midi, nous sommes allés examiner la dernière cour du parcours de l'installation. La pluie avait cessé, mais les pavés brillaient encore sous le ciel gris. Je lui ai montré le mur sur lequel devaient apparaître les derniers fragments des lettres. L'immeuble était ancien, avec une façade irrégulière et des fenêtres derrière lesquelles les habitants poursuivaient leur vie ordinaire.

— Ici, la fin devrait ressembler à un murmure, ai-je expliqué. Une seule ligne. Sans musique. Sans effet supplémentaire.

Karol a pris plusieurs photographies, puis a traversé la cour pour se placer en face du mur.

— Et si quelqu'un voit le texte depuis sa fenêtre ?

— C'est justement pour ça que j'ai choisi cette hauteur. La projection sera visible depuis la rue, pas depuis les appartements.

Il a hoché la tête.

— Tu as bien réfléchi à tout ça.

Il m'a fallu un instant pour réaliser qu'il venait de me tutoyer.

— Je ne me souviens pas que nous ayons convenu de changer notre manière de nous adresser l'un à l'autre.

Il a baissé son appareil.

— Tu as raison. Pardon.

La rapidité de sa réaction m'a surprise. Il n'a pas essayé de tourner ma remarque en plaisanterie ni de démontrer que j'exagérais.

— Je n'ai pas dit que ça me dérangeait, ai-je répondu.

— Dans ce cas, j'attends ta décision.

Je l'ai considéré un instant.

— Ilza.

— Karol.

Il m'a tendu la main. Je l'ai serrée, parfaitement consciente du ridicule de cette petite cérémonie après plusieurs heures de travail en commun. Sa main était chaude et sa poignée ferme, sans force ostentatoire.

Lorsque nous nous sommes séparés, je savais déjà deux choses. Karol Witek ne me laisserait pas mener mon projet exactement comme je l'avais prévu. Et, pour la première fois depuis très longtemps, je n'étais pas certaine d'avoir réellement envie que quelqu'un soit toujours d'accord avec moi.

Chapitre 2 - Un accord sur les mots des autres

Le lendemain matin, je me suis réveillée avec un message de Marta, trois appels manqués de mon atelier et une photographie envoyée par Karol à six heures quarante-deux.

La photo représentait le mur de briques de la dernière cour. Aucun être humain, aucune inscription lumineuse. Seulement une fine bande de soleil matinal traversant la maçonnerie exactement à l'endroit où nous avions prévu la projection. Sous la photographie figurait une seule phrase : « Même en plein jour, on peut voir où la lumière devrait s'arrêter. »

Pendant quelques secondes, j'ai contemplé l'écran plus longtemps que ne l'exigeait un simple échange professionnel. Puis j'ai répondu que le soleil du matin ne figurait pas au programme du festival.

Sa réponse est arrivée presque immédiatement.

« Tant mieux. Nous n'aurons pas besoin de lui demander une accréditation. »

J'ai souri, bien qu'il n'y ait personne dans l'appartement pour le remarquer.

Je louais un petit appartement dans le quartier de Bydgoskie Przedmieście, avec de hautes fenêtres et un parquet qui grinçait à chaque pas. Pendant toute la durée du festival, j'avais transformé le salon en atelier improvisé. Des échantillons de films de projection, des notes et des plans imprimés des cours intérieures recouvraient la table. Deux tasses ayant contenu le café de la veille attendaient dans la cuisine. En temps normal, ce désordre m'aurait agacée, mais

j'avais aujourd'hui l'impression que chaque objet témoignait de quelque chose qui, enfin, m'appartenait entièrement.

Avant d'ouvrir mon propre studio, j'avais travaillé pour une grande entreprise de scénographie. Je concevais des installations, signais des dizaines de documents et regardais mes idées se transformer sous l'influence de personnes qui n'avaient jamais passé une nuit auprès d'un projecteur. Lorsque j'avais décidé de partir, on m'avait expliqué que je n'étais pas prête à diriger seule des réalisations d'envergure.

Toruń devait être ma réponse. Pas une vengeance ni une démonstration destinée aux autres, mais une preuve que je voulais avant tout m'apporter à moi-même.

À neuf heures, j'ai appelé Karol.

— Nous avons un problème de planning, ai-je annoncé sans le saluer.

— Bonjour, Ilza.

— Bonjour. Nous avons un problème de planning.

Il a laissé échapper un petit rire.

— Je t'écoute.

Je lui ai expliqué que l'association ne pouvait mettre les originaux de certaines lettres à notre disposition que pendant les deux jours suivants. Ensuite, les documents devraient retourner dans les réserves de conservation. Si nous voulions compléter les dossiers, il fallait agir rapidement.

— Je peux être là dans une heure, a-t-il répondu.

— J'aurai aussi besoin de toi demain.

Un bref silence a suivi.

— J'ai déjà une séance photo prévue demain.

— Tu peux la reporter ?

— Je ne sais pas. Je dois d'abord parler aux personnes à qui j'ai promis ce créneau.

Je me suis mordillé la lèvre. J'étais habituée aux gens qui, dans ce genre de situation, promettaient spontanément d'être disponibles avant d'expliquer ensuite pourquoi ils ne pouvaient pas tenir parole. Karol procédait à l'inverse.

— Je comprends, ai-je répondu, même si je n'en avais aucune envie.

— Je peux venir aux archives demain après quinze heures. Si c'est trop tard, je t'aiderai à trouver quelqu'un pour réaliser les photographies plus tôt.

— Je n'ai pas envie de devoir tout réexpliquer depuis le début à une nouvelle personne.

— Ça ressemblait presque à un compliment.

— Ne prends pas de mauvaises habitudes.

Nous nous sommes retrouvés aux archives de l'association, installées au premier étage d'un petit immeuble ancien. Nous avons été accueillis par madame Helena, une femme âgée portant des lunettes suspendues à une chaînette et dont les mains sentaient la crème à la lavande. Depuis une quinzaine d'années, elle recueillait la correspondance privée confiée à l'association par les habitants de la région. Elle en parlait avec tendresse, mais aussi avec une prudence particulière.

— Les gens nous confient parfois des choses qu'ils ne parviennent plus à conserver chez eux, nous a-t-elle expliqué. Cela ne signifie pas qu'ils cessent de les aimer.

Karol a acquiescé.

— C'est précisément pour cela que nous voulons vérifier chaque autorisation.

Helena nous a conduits dans une pièce équipée d'une grande table et de lampes adaptées à l'examen des documents. Elle avait préparé des gants, des supports et des chemises d'archives. Karol a commencé à installer son matériel tandis que je disposais notre inventaire sur la table.

Pendant la première heure, nous avons travaillé presque sans parler. Il photographiait les lettres, je vérifiais leur conformité avec les versions destinées aux projections. Peu à peu, nous avons trouvé notre rythme : numéro, photographie, comparaison, décision. Lorsqu'un doute apparaissait, nous mettions le dossier de côté sur une pile distincte.

Devant l'une des lettres, Helena s'est attardée plus longtemps.

— Celle-ci nous a été confiée par un homme qui l'a retrouvée dans le livre de recettes de sa femme après son décès. Ils se sont écrit pendant trente ans. Ils n'ont pas toujours vécu ensemble.

J'ai lu un passage tracé d'une écriture fine et inclinée : « Je n'ai pas besoin que tu rentres plus tôt. J'ai besoin de savoir que tu as toujours envie de rentrer. »

Karol m'a regardée par-dessus la table.

— Tu garderas la phrase entière ?

— Oui. Sans cette partie, le sens serait différent.

Il n'a fait aucun commentaire. J'ai cependant remarqué qu'il consignait cette décision dans son carnet.

Lorsque Helena est sortie préparer les documents suivants, Karol a éloigné son appareil photo.